



HAL
open science

Massacres apaches, massacres d'Apaches

Susanne Berthier-Foglar

► **To cite this version:**

Susanne Berthier-Foglar. Massacres apaches, massacres d'Apaches. *Idéologies*, 2002, *Identité et Altérité – L'Hybride*, 13, pp.5-20. hal-01672120

HAL Id: hal-01672120

<https://hal.science/hal-01672120v1>

Submitted on 20 May 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DÉOLOGIES

DANS LE MONDE ANGLO-SAXON

NUMERO 13

2002

IDENTITÉ ET ALTÉRITÉ
L'HYBRIDE

CENTRE DE RECHERCHES D'ÉTUDES ANGLOPHONES
UNIVERSITÉ STENDHAL GRENOBLE 3

DÉOLOGIES

DANS LE MONDE ANGLO-SAXON

NUMERO 13

2002

Identité et altérité : l'hybride

SOMMAIRE

- Introduction** par Monique Curcurù 3
- Massacres apaches, massacres d'Apaches : la dualité de l'identité indienne à la fin du XIX^e siècle** 5
Suzanne Berthier-Foglar
- Des choses et des hommes. Identité, réification/rectifications dans *Great Expectations*** 21
Bernard Ramadier
- Word/identity Processing in Paul West's fiction** 41
Anne-Laure Tissut
- Problems of otherness, hybridity and identity** 55
The psychological legacy of Katherine Mansfield's colonial background in her early New Zealand stories
Sheila C. Whittick
- L'hybride dans *Midnight's children* de Salman Rushdie** 73
Jean Marigny
- Un hybride d'hybride.**
Le *Myrrour of the Blessed Lyf of Jesu Christ* 81
Monique Caravel
- Deux expéditions scientifiques britanniques** 107
dans le Haut-Atlas. Exotisme, conquête et connaissance
Jean-Paul Teytaud

CENTRE DE RECHERCHES D'ÉTUDES ANGLOPHONES
UNIVERSITÉ STENDHAL
GRENOBLE 3

L'hybride chez anglophones et francophones africains 151
Mohamed Benrabah

La question de la langue en Irlande. Entre ancien et nouveau 167
Mohamed Benrabah

NUMÉROS DÉJÀ PARUS

- N° 1 Idéologies : Essais de définition — 1986
N° 2 Idéologies : La Marge et la Norme — 1988
N° 3 Idéologies et historicité — 1990
N° 4 Idéologies et crises d'identité 1 — 1991
Hors série – Mélanges conradiens – 1992
N° 5 Idéologies et crises d'identité 2 — 1992
N° 6 Lien, liages, déliages 1 — 1993
N° 7 Lien, liages, déliages 2 — 1995
N° 8 Ordre et désordre 1 — 1996
N° 9 Ordre et désordre 2 — 1997
N° 10 Conservation et Innovation 1 — 1998
N° 11 Conservation et Innovation 2 — 1999
N° 12 Création et re-création dans le romantisme anglais — 2001
N° 13 Identité et altérité : l'hybride — 2002

Directeur de la publication : Monique Curcurù.

Comité de rédaction : François Chevillet (Grenoble III), John Honey (Cambridge),
Wolfgang Viereck (Bamberg)

Comité de lecture : Denis Bonnet (Grenoble III), Henry Daniels (Lyon II),
André Murair (Nice), Jean Pauchard (Reims), Jeanine Perrin (Grenoble III),
Graham Shorrocks (Memorial University, Newfoundland).

COMMANDES

Au numéro : 11 € (70 F)

Participation aux frais d'expédition : 1,52 € (10 F) pour 1 ouvrage, (0,76 € / 5 F par ouvrage supplémentaire)

Service Revues.

Université Stendhal-Grenoble 3
BP 25 38040 Grenoble cedex 9.

ou

E.mail : Brigitte.Pautasso@u-grenoble3.fr
Fax : 04 76 82 68 44

Chèques à libeller à l'ordre de :

M. l'Agent Comptable de l'Université Stendhal – Grenoble 3

Introduction

L'attrait pour la notion d'identité provient de la déstabilisation actuelle des individus et des cultures collectives. Le sens du concept n'est pas fixé, ce qui permet quantité d'approches, comme en témoigne ce recueil d'articles. L'identité est toujours plurielle puisqu'elle implique différents acteurs sociaux, et elle est aussi toujours en transformation.

Des listes de «référents identitaires» ont été proposées en sociologie, en sciences politiques, notamment les référents écologiques (milieu de vie), matériels et physiques (possessions, caractéristiques démographiques), historiques (culturels et psycho-sociaux). Selon la nature des critères de définitions choisis on peut parler de différentes identités. Les identités sociales sont attribuées par un ou plusieurs acteurs à un autre acteur, d'où le lien étroit entre les deux notions d'identité et d'altérité. Le sentiment d'appartenance est le résultat de processus d'intégration et d'assimilation des valeurs sociales qui fondent la possibilité de communication avec les autres. L'identité est ainsi un élément d'un système de relations.

De nos jours les normes sociales sont moins explicites, l'aspiration commune à l'égalité tend à estomper les différences, mais l'évaluation socio-culturelle repose sur un ensemble de signes, et des stéréotypes façonnés par l'éducation. L'identité s'affirme en référence au passé et un groupe constitue donc son identité en assimilant son histoire. Un sentiment d'aliénation culturelle se développe lorsque les membres d'un groupe ont l'impression que leurs caractéristiques sont réduites ou étouffées par la culture dominante : de même des processus de défense peuvent être mis en œuvre si la valeur du groupe est menacée.

À l'intérieur d'une même culture existent des contradictions qui peuvent créer des «crises d'identité». Une même société comporte des sous-groupes de cultures différentes proposant des modèles parfois contradictoires : ainsi les dissonances entre cultures coloniale et ethnique, cultures orale et urbaine, cultures des jeunes et des adultes. Il existe dans certaines cultures deux systèmes de valeurs attractifs, et cette identité dichotomique, ou hybride, peut être ou non surmontée. Le problème des migrants culturels est dû aussi aux processus d'exclusion dont ils sont souvent victimes dans la société d'accueil.

Les articles rassemblés dans ce volume traitent des aspects et des problèmes de l'identité individuelle et collective d'un point de vue linguistique, dans la civilisation, et à travers des ouvrages littéraires.

Monique Curcurù

Susanne BERTHIER-FOGLAR

Massacres apaches, massacres d'Apaches La dualité de l'identité indienne à la fin du XIX^e siècle

En 1848, après la guerre contre le Mexique, les États-Unis obtinrent, par le traité de Guadalupe Hidalgo, la portion sud-ouest de leur territoire actuel. Quelques années plus tard, en 1854, pour faciliter le passage du chemin de fer transcontinental, s'y ajouta une bande de terre désertique le long de la frontière mexicaine, connue sous le nom de *Gadsden Purchase*. Cette expansion entraînait, presque accessoirement, l'acquisition de populations mexicaines et indiennes dont la responsabilité allait incomber aux États-Unis.

Alors que l'occupation du nord du Mexique n'entraîna pas de réelles batailles et que l'achat de Gadsden ne posa de problème majeur, c'est après la conquête que les problèmes se manifestèrent. Sur la nouvelle frontière avec le Mexique, les Apaches apparurent rapidement comme le véritable danger et le principal obstacle à la colonisation.

Les Américains avaient pourtant une longue habitude du problème indien mais ils furent confrontés à un ennemi rodé qui avait enduré, vaincu, plus de deux siècles d'occupation espagnole, puis mexicaine; de plus ces tribus semi-nomades étaient insaisissables.

Le cadre spatio-temporel de cette étude est la frange sud de ce qui est actuellement l'État de l'Arizona, depuis le départ de la garnison mexicaine de Tucson en 1856 jusqu'au massacre d'une tribu apache sédentarisée par une milice de citoyens. Ce massacre de Camp Grant, en 1871, marqua profondément les esprits à l'Est comme à l'Ouest mais pour des raisons contraires. Il affecta les Apaches qui demandèrent la paix en nombres grandissants alors même que de petits groupes d'irréductibles intensifièrent leur lutte.

La problématique développée est celle de la dualité des Apaches, un ensemble de groupes distincts, hostiles ou amicaux et parfois indécis, à laquelle répondait une dualité américaine où parfois primait l'autorité du Département de la Guerre, prêt à régler le problème indien par les armes, ou celle du Commissaire aux Affaires indiennes, sous les ordres du Département de l'Intérieur, en faveur d'une gestion plus administrative du problème apache. Les agissements des uns et des autres

seront replacés dans le contexte de la Frontière aussi bien que dans celui des grands débats humanitaires, juridictionnels et politiques de la nation américaine.

Ce travail, sur une période traitée de façon marginale par les historiens, est basé sur un corpus de trois sources de documents administratifs : le Département de l'Intérieur, celui de la Guerre, ainsi que le *Board of Indian Commissioners*. La dynamique de la Frontière sera abordée d'abord par la perception de la dualité apache par les Américains ; puis sera analysée la réalité de la politique de la paix dans le contexte de l'Arizona, politique mal acceptée puisqu'elle aura pour conséquence le massacre de *Camp Grant* qui génèrera une réaction puis une contre-réaction américaine.

Apaches sauvages et Apaches « apprivoisés »

Les territoires occupés lors de la guerre contre le Mexique furent dans l'immédiat gérés par l'armée. La tentative d'installer un gouverneur civil au Nouveau-Mexique, l'année même de la conquête, se solda par l'assassinat de celui-ci, ce qui redonna le pouvoir aux militaires. De toutes façons, l'administration se limitait aux zones anciennement sédentarisées de la vallée du Rio Grande habitées par les pacifiques Indiens Pueblo et des fermiers mexicains qui demandaient la protection américaine contre les incursions des Navajos pillleurs.

Pour en savoir plus sur leur nouveau territoire et les populations qu'il abritait, les Américains organisèrent en 1849 une première expédition d'envergure qui allait dresser un état des lieux¹. Ils découvraient les Hopis, des Indiens sédentaires, eux aussi menacés par les Navajos. Graduellement, ils constatèrent que d'autres Indiens pillleurs, les Apaches, utilisaient une grande partie du territoire acquis et particulièrement le sud de l'Arizona².

Ces Apaches, jamais christianisés, représentaient déjà pour les Espagnols un danger constant. Ceux-ci avaient baptisé *Apacheria* l'immense territoire qu'ils sillonnaient, de l'ouest du Texas jusqu'en Californie et du nord du Nouveau-Mexique jusqu'au Sonora et au Chihuahua. Ces Apaches pratiquaient la culture dans des *rancherias* tout en gardant un mode de vie semi-nomade conditionné par la chasse et, de plus en plus, par les raids de pillage. Toutefois, la raison première de ces raids était la défense du territoire et lorsque l'afflux d'étrangers augmentait, les attaques devenaient plus fréquentes et plus meurtrières.

Plusieurs fois dans l'histoire de la colonisation du territoire, les Apaches purent vider certaines régions de leurs populations importées, ainsi vers 1760, les Espagnols furent forcés de se retirer de la vallée de

la San Pedro, à l'est de Tucson, puis ils perdirent d'autres régions du Sonora. En 1849, au sud de l'Arizona, les Apaches mirent en fuite les habitants de Tubac qui se replièrent sur Tucson plus au nord.

Les Espagnols avaient déjà imaginé une distribution de vivres aux Apaches qui acceptaient de se sédentariser à proximité des places fortes, les *presidios*, et de rompre avec l'économie du raid de pillage. Le système était efficace, aux alentours de 1800, tant que la distribution fonctionnait mais, à la moindre défaillance, les pillages reprenaient. Après l'indépendance du Mexique, et l'effondrement de l'administration coloniale, 5000 Mexicains furent tués par les Apaches dans les provinces du nord, entre 1820 et 1835, et 4000 furent mis en fuite³. Devant l'ampleur du problème, la province du Sonora offrit une prime pour les scalps d'Apaches et, malgré l'absence de fonds, la chasse à l'Indien devint une habitude.

Les Américains héritèrent la tradition espagnole et appréhendèrent la réalité apache par le biais des termes animaliers et déshumanisants typiques d'une vision ethnocentrique ; ainsi les *Apache Manzos* devenaient les *Tame Apaches*, c'est-à-dire ceux qui étaient apprivoisés, soumis à l'autorité, alors que les belliqueux étaient souvent désignés par le terme *Apache Coyoteros*, appellation reprise par les Américains, tout au long du XIX^e siècle, comme s'il s'agissait d'un nom propre.

Les Mexicains, qui étaient restés en majeure partie en Arizona après le transfert du territoire, espéraient surtout que les conquérants apportent la paix et la prospérité. L'armée joua donc avant tout un rôle policier, rendu d'autant plus nécessaire que les exactions commises par les Apaches occupaient une place prépondérante dans l'esprit des habitants et des voyageurs.

Cette préoccupation constante se lit dans les écrits de l'époque : pas un récit de voyage qui ne mêle au quotidien de la piste, l'horreur stéréotypée des événements qui en jalonnent le parcours. Cette amplification de la mémoire n'est pas l'apanage de la presse de l'Ouest, au langage fortement émotionnel, et qui ne se situe pas dans le champ de cette étude ; on la retrouve même dans les rapports officiels. Il faut dire que les Apaches savaient utiliser au mieux la mise en scène de l'effroyable. Les textes les plus sobres ne mentionnent que les tombes et les croix, comme ce récit de voyage par une des premières Américaines accompagnant un convoi sur la piste de Santa Fe :

Yesterday we passed over the spot where a few years since a party of the Apaches attacked Gen. Armijo... and killed some fourteen of his men, the graves of whom, marked by a rude cross, are now seen⁴.

Cependant, la précision des détails sur les corps mutilés fut souvent utilisée comme une justification pour convaincre les autorités de Washington à agir. D'ailleurs, le cliché de la violence de la Frontière

était tellement commun qu'on le croyait exagéré ; ainsi, lorsque le nouveau surintendant aux affaires indiennes, George W. Leihy, prit ses fonctions en Arizona, en juin 1865, il fut surpris de voir la réalité de la guerre contre les Apaches (« we are engaged in active warfare with the Apaches »⁵). L'année suivante, le 18 novembre 1866, il devint lui-même victime de cette guerre et le récit de son assassinat vint s'ajouter au mythe de l'Arizona⁶.

Un de ses collègues, l'agent Herman Ehrenberg, considérait que des pourparlers avec les Apaches étaient du temps perdu. Il espérait cyniquement qu'une providentielle ruée vers l'or règle automatiquement le problème et préconisait qu'en l'absence d'une arrivée massive de blancs, il faudrait gonfler les effectifs de l'armée pour passer de 2000 à 5000 hommes afin de débusquer les Apaches avec de petits détachements mobiles⁷.

Faute de moyens, les attaques se poursuivaient contre les habitants isolés et les pistes transcontinentales qui devinrent de véritables cimetières ; ainsi, selon les termes de l'agent indien, Thomas T. Jeffords, qui prenait son service auprès des Apaches Chiricahua, dans le sud de l'Arizona, dont un des chefs était le fameux Cochise :

It has been said, and not with any great exaggeration, that the southern overland road from the Rio Mimbres to Tucson was a grave-yard for Cochise's victims⁸.

Dans le rapport du Brigadier Général Howard qui effectuait sa première tournée en tant que commissaire auprès des Apaches de l'Arizona et du Nouveau-Mexique, la mémoire de la violence était omniprésente (« everyday's route has its severe history »⁹).

Cependant, ce militaire notait, dans une lettre adressée à son supérieur hiérarchique, le Général Crook, commandant du Département militaire de l'Arizona, que la peur de l'Apache était plus forte que la raison, que chaque disparition d'individus leur était imputable d'office, et que parfois des déprédation leur étaient attribuées à tort¹⁰.

Les voix apaches sont pratiquement inexistantes, la plupart du temps il s'agit de témoignages transcrits dans les rapports gouvernementaux, car la mémoire apache ne fut fixée par l'écrit qu'après 1886 avec la déportation des derniers rebelles dans les camps de concentration de la Floride et de l'Oklahoma. Même teintés d'une christianisation récente, ces mémoires corroborent la violence de la guerre, sans qu'il soit possible pour autant de les utiliser à des fins statistiques.

Le bagage culturel des Anglo-Américains leur imposait une vision ethnocentrique de l'Indien dont ils jugeaient les aptitudes mentales selon leurs propres critères. Le degré de nomadisme était entaché de caractéristiques négatives et considéré comme un handicap ; ainsi, selon le rapport de leur surintendant, les Apaches Jicarilla étaient les

pires vagabonds et vauriens (« the most worthless vagabond Indians in the Territory »¹¹). De même, l'absence de communication entre des officiels habitués à converser avec les indigènes uniquement en anglais, et des tribus qui n'avaient eu que peu de contacts avec la langue anglaise, fit dire à un agent du gouvernement que les Indiens de l'Arizona « étaient très bas sur l'échelle de l'intelligence », ce qu'il justifiait en outre par leur habillement simpliste et leur habitat précaire¹².

Dans tous les documents transparait la difficulté d'une situation critique et le désarroi des agents en poste, à court de superlatifs pour décrire les Indiens qui leur avaient été confiés ; « there are not any worse Indians in the whole country »¹³ affirme l'agent B. Thomas, ce que corrobore l'avis des militaires pour qui les Apaches ne sont que des voleurs et des assassins (« murder and robbery constitute almost the sole occupation of the Apache »¹⁴).

L'avis le plus typique émanait du Commissaire aux Affaires indiennes pour qui les Indiens étaient plus proches de l'animal que de l'homme (« strong animal appetites and no intellectual tastes »). Le même Commissaire ajoutait pourtant que ces peuples avaient été appauvris pour que les Américains puissent s'enrichir (« a people who have been impoverished that we might be rich »¹⁵), avis plus mitigé qui laissait entrevoir un traitement humanitaire de l'Indien avec une possible « rédemption ».

Ce contexte culturel conditionnait l'attitude des blancs envers les Apaches et explique aussi certaines injustices flagrantes commises envers des Apaches à l'origine pacifiques. Ainsi, des faits souvent spontanés, imputables à des individus isolés, furent à l'origine de conflits profonds au sein de tribus partagées entre un désir de paix et une volonté de vengeance. Une des premières erreurs commises par des Américains fut le massacre de plusieurs douzaines d'Apaches Chiricahua par le trappeur Johnson, en 1837, dans les montagnes du sud du Nouveau-Mexique. Le territoire était alors sous domination mexicaine et la province du Sonora avait mis en place une prime au scalp ; devant l'appât du gain, Johnson n'avait pas hésité à massacrer une tribu amie, ce qui, en retour, appela la violence et forma l'esprit du futur chef Cochise.

Plus graves, parce qu'imputables à des professionnels, sont les actions irraisonnées de certains dirigeants militaires. En 1861, le jeune Lieutenant Bascom prit en otage, par trahison, Cochise et sa famille pour demander la restitution d'un garçon capturé par un autre groupe d'Apaches. Cochise réussit à s'enfuir en jurant vengeance et l'engrenage de la violence se mit en place.

Les années 1860-1870, avec l'arrivée des Anglo-Américains sur les territoires de chasse indiens, allaient envenimer le conflit et toute activité économique « étrangère » devint la cible des Apaches, qui attaquè-

rent les colons, les voyageurs, les mineurs, des villages entiers et même des forts de l'armée. La présence militaire, limitée à des forts largement espacés, s'avéra inefficace bien que très onéreuse. Pourtant, certains Apaches, confrontés à une pression quotidienne parfois intolérable, choisirent de s'installer près de ces forts afin de bénéficier de la distribution de rations. Ils rejoignaient le camp des « apprivoisés » alors même que certains rebelles du même groupe préféraient rester « sauvages » ou hésitaient entre les deux camps, attitude facilitée par une politique fédérale fluctuante qui, selon les hommes en place, passait de l'extermination à la pacification.

Les habitants de la Frontière, anglo-américains ou mexicains, n'acceptaient les politiques fédérales que lorsqu'elles leur apportaient une présence militaire plus forte et promettaient l'extermination de toute la population apache quelle que soit sa classification. La vulnérabilité des habitants, qui avaient l'impression que les attaques restaient impunies, les poussait souvent à faire leur propre loi, ce qui pour Thomas E. Sheridan, historien de l'Arizona, explique ce règne des plus bas instincts :

The Southwest in the mid-nineteenth century was a land where the old order had collapsed and a new order had not yet been created. The result was a political vacuum where the worst instincts often ruled¹⁶.

Le Secrétaire de la Guerre, dans son rapport de 1867, avouait son impuissance à faire régner l'ordre et la justice ; sur la Frontière, les blancs ne pouvaient pas cohabiter avec les Indiens :

It is useless to expect the Whites and Indians to live together in peace. In revenge for savage barbarities, the frontier settlers kill the Indians without regard to their individual innocence or guilt. The military are powerless to prevent this, and the civil courts will not punish a white man for killing an Indian. Consequently, the Indians retaliate by murdering innocent Whites, without regard to sex or age¹⁷.

Alors que le rapport militaire imputait l'origine des hostilités aux Indiens, le *Board of Indian Commissioners*, organisme humanitaire et à vocation consultative, dans son premier rapport sur la situation en 1869, critiquait fortement l'attitude des blancs ainsi que la justice locale, les juges et les jurés, qui les protégeaient¹⁸.

Un exemple est particulièrement typique des mentalités du sud de l'Arizona : Don Jesus Maria Elias, qui avait perdu deux frères et un cousin, sans compter sa fortune, dans l'attaque apache contre Tubac en 1849, était prêt à faire partie de toutes les expéditions punitives. L'une d'entre elles eut lieu en 1863, pendant la guerre de Sécession, profitant de la présence à Tucson de la colonne de Californie, une troupe de volontaires recrutés en Californie pour sauver l'Union. Le capitaine des volontaires, T.T. Tidball, et Jesus Elias rassemblèrent 93 hommes :

25 volontaires de la troupe, 32 « Mexicains », 10 civils américains, 20 Indiens Papago et 6 Apaches « apprivoisés ». Ces Indiens pacifiques, qu'ils soient Papago ou Apaches, rangés du côté des blancs, jouaient un rôle crucial en tant qu'éclaireurs.

Le but de l'expédition était l'éradication des Apaches et il fut décidé de frapper une *rancheria*, c'est-à-dire une colonie sédentaire située à cinq jours de marche de Tucson. L'attaque, qui eut lieu le 17 mai 1863 à l'aube, fut, selon les participants, couronnée de succès, puisqu'une cinquantaine d'Apaches furent tués et que la troupe revint avec 10 prisonniers et 66 têtes de bétail¹⁹.

Un des principaux protagonistes du massacre, Jesus Elias, très apprécié pour ses qualités de combattant, fut élu en 1864 par Tucson pour représenter sa ville dans la première assemblée législative territoriale à Prescott. Il ne fut pas inquiet pour un fait d'armes qui eut lieu en pleine guerre de Sécession et sa réélection en 1868 indiquait sa popularité au sein de sa ville.

L'Arizona et la politique de la paix

Pour faciliter la gestion des conflits de l'Ouest, le Secrétaire de la Guerre réorganisa les affectations territoriales. En 1858, le Nouveau-Mexique, jugé trop vaste et surtout trop disparate, fut scindé en deux zones militaires. L'Est (l'actuel État du Nouveau-Mexique) restait soumis à la gestion du Département du Missouri, l'Ouest (l'actuel État d'Arizona) fut transféré au Département de Californie, qui devint en 1861 Département du Pacifique²⁰. En 1863, cette scission fut entérinée par la décision de créer deux Territoires, détachant ainsi complètement l'Arizona du Nouveau-Mexique.

Il apparut rapidement que l'Arizona avait des problèmes spécifiques qui ne pouvaient être réglés qu'avec la création d'un département militaire propre qui fut créé en 1870. Le Département d'Arizona installa son quartier général dans le fort de Camp Whipple, à côté de la capitale Prescott, avec à sa tête le Colonel George Stoneman.

Pourtant, malgré la présence de la direction, l'armée n'organisa pas l'extermination des Apaches attendue par la population. Il faut dire que depuis quelques années l'administration des Indiens souffrait d'une lutte d'influence, à Washington, entre ceux qui souhaitaient garder le *Bureau Indien* sous l'autorité du Département de l'Intérieur, duquel dépendait le Commissaire aux Affaires indiennes, et ceux qui voulaient transférer les Affaires Indiennes au Département de la Guerre.

Les documents administratifs de la période 1860-1870 font une large place à cette querelle. Si pour les tribus pacifiées, sédentarisées,

ayant pour interlocuteur un agent attiré, le rôle de l'armée était secondaire, tel n'était pas le cas en Arizona. Les rapports annuels du Commissaire aux Affaires indiennes mentionnent fréquemment la confusion que crée la double juridiction sur les Apaches, soumis à la fois aux autorités militaires et aux instances civiles²¹. Les agents indiens se plaignaient de leur perte de crédibilité lorsque transparaisaient ces conflits internes d'une nation qui se voulait toute puissante.

En 1869, ce conflit juridictionnel semblait en voie d'être réglé avec l'arrivée au pouvoir du Président Grant qui se prononçait en faveur d'une politique indienne «civilisatrice» ayant pour but d'accorder à terme la citoyenneté aux Indiens. Cette idéologie était inspirée par des organisations philanthropiques chrétiennes, comme la *Young Men's Christian Association (YMCA)*, qui s'était distinguée par son action en faveur des soldats blessés pendant la guerre de Sécession, et qui ensuite déploya ses hommes dans le domaine de l'assistance aux Indiens. D'anciens dirigeants de la YMCA créèrent le *Board of Indian Commissioners*, rassemblant des personnalités de diverses confessions protestantes chargées de conseiller bénévolement le Président dans sa politique indienne²².

Dans un contexte de corruption, le bénévolat des rapporteurs, qui ne dépendaient pas des fonds fédéraux, devait garantir l'impartialité des opinions. Celles-ci furent très critiques et dès le premier rapport concernant l'année 1869, cette commission affirmait que «les mots manquaient pour décrire l'injustice que les Indiens ont subi»²³. Elle constatait que l'homme blanc était pour les Indiens le principal obstacle de l'accession à la civilisation, que l'armée était un vecteur de maladies, les agents du gouvernement, ainsi que les commerçants n'étaient là que pour s'enrichir, et les interprètes préféraient que les Indiens n'apprennent pas l'anglais.

Cette commission envoya sur le terrain des idéalistes convaincus qui devaient rendre compte de la situation; ainsi le quaker Vincent Colyer, dévoué à la cause humanitaire («a professional humanitarian»²⁴), visita à plusieurs reprises le Nouveau-Mexique et l'Arizona. Malgré sa propension à défendre des idées pacifistes, il constata qu'en 1869, en Arizona, environ un tiers des Indiens, soit 8500, étaient en guerre contre une population mexicaine ou américaine de 6650 individus²⁵.

La *politique de la paix* du Président Grant consistait à séparer les populations indiennes et blanches, à sédentariser les tribus et à les rendre moins dépendantes de la chasse qui devenait une source de conflits grandissante au fur et à mesure de l'expansion des blancs. Si cette politique semblait logique et humaine pour les philanthropes de l'Est, elle était totalement rejetée à l'Ouest, et en particulier en Arizona, où toute tentative de création de réserves était considérée comme

une façon officielle de protéger les Apaches avant ou après leurs raids de pillage.

Dans ce contexte de méfiance envers les politiques fédérales, l'armée en Arizona était à la fois constamment critiquée et très appréciée. Ainsi les habitants de Tubac logeaient gratuitement les soldats qui n'avaient pas encore de fort²⁶; par ailleurs on critiquait ces soldats «importés», qui n'avaient pas les connaissances requises pour être efficaces, et, de plus, le Colonel Stoneman était jugé trop mou.

Pourtant celui-ci, pour se conformer aux usages locaux avait pris l'habitude de punir les Apaches indistinctement, ce que ses supérieurs à Washington critiquaient²⁷ et qui faisait dire au *Board of Indian Commissioners* qu'il fallait surveiller étroitement l'armée («the military arm of the government cannot be too strongly guarded»²⁸). Ce fut un soulagement pour la population d'apprendre que le Général Crook, à la solide réputation, avait été choisi, début 1871, pour lui succéder à la tête du Département militaire d'Arizona.

Le massacre de Camp Grant : réaction et contre-réaction des Américains

Au cours des décennies précédentes, les Apaches, et pas seulement ceux qui étaient officiellement en guerre, avaient perfectionné une tactique qui avait fait ses preuves. Leurs attaques étaient destinées à faire fuir les blancs et ils n'hésitaient pas à frapper des individus qui se croyaient protégés par leur statut, comme ce fut le cas lors de l'assassinat du surintendant aux affaires indiennes de l'Arizona, George W. Leihy, en 1866.

Pendant quelques années cette tactique de la terreur semblait avoir atteint son but et la vie économique du nouveau territoire s'était arrêtée. Le commerce devenait trop risqué et même les convois, encadrés par des hommes armés et habitués à ce type de guérilla, étaient parfois victimes des attaques. En 1869, la totalité de la cargaison d'un convoi organisé par les commerçants Tully, Ochoa & DeLong de Tucson fut perdue dans une attaque apache. Un an plus tard, cette même société perdit de nouveau du bétail dans un convoi pourtant gardé par une trentaine d'hommes armés²⁹. L'année 1870 vit se multiplier les attaques meurtrières contre les diligences ainsi que les postes isolés sur la piste transcontinentale.

En retour, la vengeance des habitants frappait les Apaches sans souci de justice et le gouverneur de l'Arizona, Anson P.K. Safford, dans son allocution du 14 janvier 1871 devant la chambre territoriale demanda la création d'une milice locale pour protéger les citoyens

contre ces Indiens « assoiffés de sang » dont la trace macabre souillait tout le territoire :

The history of these Indians is written in blood. They have caused the bones of our people to lie bleaching along every highway and in every settlement of the Territory³⁰.

À la fin de l'année 1870, le Lieutenant Royal E. Whitman arriva à Tucson pour prendre son service au fort de Camp Grant, à 80 km au nord de Tucson, dans la plaine de la rivière San Pedro. Whitman mit en pratique la politique indienne du Président Grant et favorisa les solutions à l'amiable. Rapidement, les Apaches prirent l'habitude d'avoir ce militaire pour interlocuteur, ce qui n'était pas du goût de tous ses subordonnés, surtout lorsqu'un jeune chef à la tête d'une bande de 150 Apaches, Eskiminzin, vint demander le droit d'obtenir une réserve sur ses terres ancestrales dans les montagnes au-dessus du fort.

Whitman n'avait pas le pouvoir de lui accorder des terres, par contre il permit l'installation de la tribu à proximité du fort, le long de la rivière Aravaipa, un affluent de la San Pedro. En quelques semaines, ce furent plus de 500 Apaches qui y établirent une *rancheria*, attirés par les distributions de vivres³¹. Whitman présenta ces Indiens à ses supérieurs comme étant ses prisonniers de guerre, alors qu'ils campaient assez librement à 8 km du fort.

Tucson, qui avait alors 3200 habitants, était le centre d'une intense activité anti-Apache en particulier grâce à l'éditeur du *Arizona Citizen*, John Wasson, pour qui la politique indienne ne pouvait être qu'exterminatrice. Ce fut dans les pages de son journal que parut le 21 janvier 1871 un appel lancé par des citoyens excédés demandant une réunion publique pour débattre du problème apache.

Après quelques semaines de pourparlers, une expédition secrète fut organisée avec à sa tête le vétéran Jesus Maria Elias. Il allait guider 48 « Mexicains », 92 Indiens Papago ainsi que 6 « Américains » vers Camp Grant, sans attirer l'attention de l'armée pour surprendre les Indiens. Dans l'attaque plus de 100 Apaches furent tués, principalement des femmes et des enfants ; Ezkiminzin réussit à s'échapper avec l'une de ses filles. Les membres de l'expédition furent reçus en vainqueurs à Tucson et célébrés dans la presse de Denver à San Francisco³².

Curieusement, ce massacre eut lieu à peu près au même endroit où fut perpétré celui de 1863 qui était passé inaperçu en pleine guerre de Sécession. En 1871, de telles exactions devenaient inacceptables et pour le Président Grant, comme pour un grand nombre d'Américains de l'Est, il s'agissait de « meurtre pur et simple ». La réaction du gouvernement fut d'envoyer sur place un des membres du *Board of Indian Commissioners*, Vincent Colyer, qui avait déjà enquêté sur la région, avec des pouvoirs spéciaux lui permettant de prendre les décisions qu'il

jugeait adaptées. Le Général Crook, nouveau commandant du Département d'Arizona, qui s'apprêtait à renvoyer son subordonné Whitman, dut le maintenir dans ses fonctions à Camp Grant.

À Tucson, l'autorité d'un humanitaire fut perçue comme une ingérence dans les affaires locales d'autant plus que le Président Grant demandait que les coupables du massacre soient jugés. Colyer eut à subir les attaques de la presse locale, ainsi que des menaces de mort³³; lors de son arrivée à Camp Grant, la population de Tucson, armée et accompagnée par le gouverneur Safford, organisa une « campagne de prospection » à travers les terres occupées par les Apaches³⁴. Devant cette provocation, l'armée dut intervenir contre les citoyens pour éviter un nouveau massacre d'Indiens, ce qui déplut fortement au Général Crook pour qui ses hommes étaient au service du territoire, et qui fit son possible pour le renvoi de Colyer.

Le procès des participants au massacre eut lieu à Tucson et dura plusieurs jours, en décembre 1871. Le jury, composé de fermiers et de commerçants locaux, rendit son verdict, après 19 minutes de délibération (ce que la presse locale avait trouvé long), pour déclarer les prévenus non coupables. Le procès n'avait pourtant pas été bâclé, les témoins à charge et à décharge écoutés; Whitman put présenter sa version des faits, et dans l'arrêt du juge John Titus, on lit même le regret devant le sang versé (« The blood red line of a troubled frontier is expanded into a vast domain of blood »³⁵), mais la jurisprudence de la Frontière s'était imposée.

Le *massacre de Camp Grant*, en pleine *politique de la paix*, mit en évidence la dissension entre l'idéologie de la Frontière et celle de Washington. L'extermination des Indiens avait souvent fait partie de la panoplie des actions fédérales, et la participation de volontaires locaux dans les massacres était même encouragée par l'armée jusqu'en 1867³⁶. Les habitants de l'Arizona ne comprenaient pas ce revirement soudain et refusaient la nouvelle politique.

Ils tentèrent aussi de se débarrasser du Lieutenant Whitman, désespéré depuis le massacre. Par tous les moyens les gens de Tucson, aiguillonnés par le *Arizona Citizen*, tentèrent de nuire à Whitman qui, pour son attitude peu respectueuse de la hiérarchie et ses excès de boisson sur la place publique, fut traduit à trois reprises devant la cour martiale dans les neuf mois qui suivirent le massacre de Camp Grant. Peu aimé par son supérieur, le Général Crook, il fut écarté de l'Arizona après le départ de Vincent Colyer et, malgré les demandes pressantes des Apaches dont il avait la charge, il ne fut pas réinstallé dans son poste.

Le successeur de Colyer, envoyé en Arizona en juin 1872 par le Président, fut le Brigadier Général Oliver Otis Howard, un militaire occupant des fonctions civiles. Il se montra plus diplomate envers la hiérar-

chie militaire et n'insista pas pour réinstaller Whitman tout en relevant les mérites de ce dernier³⁷. Howard faisait partie de ces soldats « humanitaires » travaillant dans l'esprit de la *politique de la paix* et ne recherchant pas l'anéantissement des Indiens. De plus, il était très circonspect envers les vertus de la civilisation des blancs³⁸.

Toutefois, une issue entièrement pacifique de la situation en Arizona semblait impossible sans une défaite complète des Apaches. Il fallait leur faire accepter les limites de leurs réserves et leur interdire d'en sortir, ce que ni l'armée, ni les agents indiens n'avaient réussi à obtenir. Un consensus s'établit entre les deux juridictions : le surintendant aux Affaires indiennes avait besoin de l'armée et celle-ci ne pouvait gérer les Indiens à long terme sans l'aide des agents civils³⁹.

Une politique de guerre totale fut alors mise en œuvre en Arizona entre 1870 et 1880 ; les scouts apaches, des Indiens combattant aux côtés de l'armée, furent massivement employés pour surprendre leurs congénères dans les retranchements les plus éloignés. Même la frontière avec le Mexique ne permit plus aux Apaches de se mettre en sécurité puisque les États-Unis obtinrent le droit de poursuivre des fuyards jusqu'en territoire mexicain. Les attaques constantes, même en hiver, avec les pertes en hommes qu'elles entraînaient, la destruction des réserves de nourriture, affaiblissaient les survivants qui étaient forcés de rejoindre les réserves.

Dans celles-ci on appliqua le règlement militaire du Département d'Arizona (*General Orders No. 9, current series*) qui stipulait qu'aucun Apache n'avait le droit de quitter la réserve sans autorisation écrite ; les contrevenants étaient à leur retour considérés comme des prisonniers de guerre. On attribua à tous les Apaches des matricules d'identité en métal ; l'appel quotidien fut instauré⁴⁰ et la résistance apache brisée, ce qui permit de redessiner les réserves en fonction des demandes des éleveurs et des mineurs. La *politique de la paix* n'était possible qu'au prix de cet « assujettissement total »⁴¹ des Indiens, selon les termes de l'agent John P. Clum, qui mentionne dans le même rapport les « progrès constants » de ses Apaches.

Cependant, dans ce territoire escarpé, au relief tourmenté, couvert d'une végétation buissonnante et dense, de petits groupes de guerriers rebelles échappaient encore à une armée de 5000 hommes (le quart des effectifs de l'armée américaine), aidée du côté mexicain par 3000 soldats. Il fallut attendre 1886 pour que Geronimo, le dernier chef des Apaches Chiricahua, soit capturé avec les survivants de sa tribu, 16 guerriers, 12 femmes et 6 enfants, et déporté en Floride. La rébellion Apache prit alors fin.

Il aura fallu aux Américains 30 ans d'interventions armées pour pacifier l'Arizona et l'instabilité du Territoire lui vaudra d'attendre 1912 pour devenir le 48^e État de l'Union. La violence de l'histoire récente y survit dans l'inconscient collectif. Les haines anciennes ne se sont pas estompées⁴² et, particulièrement dans le sud de l'État, les Indiens sont notoirement absents de l'identité collective alors que le Nouveau-Mexique les a intégrés dans sa vision multiculturelle. Quant au droit de vote des Indiens, en Arizona celui-ci était prohibé contre toute légalité jusqu'en 1961.

De la dualité des Apaches, il ne reste forcément que des tribus soumises. Leur défaite est encore trop récente et, aujourd'hui encore, les militants y sont moins nombreux. L'auteur indien, Leslie Marmon Silko, qui, dans *Almanac of the Dead*, raconte sur un mode allégorique l'occupation américaine de la région de Tucson, n'est pas apache, mais Pueblo. Parmi les voix apaches, il faut citer le sculpteur Alan Houser dont le père, alors jeune guerrier, avait participé aux derniers raids contre les envahisseurs anglo-américains.

La trace de la Frontière reste omniprésente en Arizona, un État qui fonctionne encore selon l'imagerie mentale des pionniers, un État dont la législation concernant les armes à feu est particulièrement laxiste, un État en faveur de l'exemplarité de la justice et qui renoue avec la tradition de l'exposition publique des délinquants – les prisonniers entravés (*chain gangs*) y travaillent aux bords des routes – un État qui se vante de l'inconfort de ses prisons.

De la dualité des blancs, il subsiste en Arizona la tentation d'organiser sa propre justice lorsque les pouvoirs publics sont considérés défaillants. Ainsi des habitants du comté frontalier de Cochise [*sic*], traversé tous les mois par des milliers d'immigrants illégaux, organisent leurs propres patrouilles nocturnes dans un univers où les armes à feu sont un outil « aussi banal qu'une pelle »⁴³. On dit même que cette chasse à l'étranger serait devenue un sport⁴⁴.

Cependant, cette mentalité de la Frontière reste un courant sous-jacent et le site du massacre de Camp Grant ne sert pas de prétexte à des débordements racistes. Par contre, à ce jour, il n'est indiqué par aucun panneau, alors que le réseau des *Historical Markers*, système centralisé et uniformisé, couvre très densément le territoire américain pour raconter des bribes de son histoire. L'histoire des vainqueurs oublie les massacres de Camp Grant.

Bibliographie

- Prucha, Francis Paul, *The Great Father. The United States Government and the American Indians*, vol.1 and 2, Lincoln, University of Nebraska Press, 1984-1995.
- Schellie, Don, *Vast Domain of Blood-The Story of the Camp Grant Massacre*, Los Angeles, Westernlore Press, 1968.
- Sheridan, Thomas E., *Arizona, a History*, Tucson, University of Arizona Press, 1995-1996.
- Smith, Sherry L., «A Window on Themselves: Perceptions of Indians by Military Officers and Their Wives», in *New Mexico Historical Review*, vol. 64, January 1989, No1, p. 447-461, Albuquerque, UNM Press.
- Spicer, Edward H., *Cycles of Conquest. The Impact of Spain, Mexico and the United States on the Indians of the Southwest, 1533-1960*, Tucson, University of Arizona Press, 1962-1989.
- Utley, Robert M., *The Indian Frontier of the American West, 1846-1890*, Albuquerque, University of New Mexico Press, 1984-1993.

Notes

* Abréviations

ARCIA : *Annual Report of the Commissioner of Indian Affairs*

ARBIC : *Annual Report of the Board of Indian Commissioners*

1. Simpson, James Harvey, *Navaho Expedition, Journal of a Military Reconnaissance from Santa Fe, New Mexico to the Navaho Country Made in 1849 by Lieutenant James H. Simpson*.
2. Il est courant, pour les historiens américains, de nommer Arizona la région qui, avant 1863, n'était encore que l'ouest du Nouveau Mexique.
3. Spicer, Edward H., 1962, 1989, *Cycles of Conquest. The Impact of Spain, Mexico and the United States on the Indians of the Southwest, 1533-1960*, Tucson, University of Arizona Press, p. 236-243.
4. Magoffin, Susan S., Drumm, Stella M., ed, *Diary of Susan Shelby Magoffin, 1846-1847- Down the Santa Fe Trail and into Mexico*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2000, p. 202.
5. ARCIA 1865, p. 128, George W. Leihy, Superintendent of Indian Affairs, Arizona Territory, to W.P. Dole, Commissioner of Indian Affairs, June 15.
6. ARCIA 1867, p. 154-158, Geo W. Dent, Superintendent of Indian Affairs, Arizona Territory, to the Commissioner of Indian Affairs, July 15. Voir aussi une description du même événement dans : ARCIA 1866, p. 167-168, John Feudge, Indian Agent, to the Commissioner of Indian Affairs, December 15, 1866.
7. ARCIA 1865, p. 138-139, Herman Ehrenberg, Indian Agent, to the Commissioner of Indian Affairs, September 25.
8. ARCIA 1873, p. 291, Report of United States Special Indian Agent, Thomas T. Jeffords, to the Commissioner of Indian Affairs, Edward P. Smith.
9. ARCIA 1872, p. 151, Report of Brigadier General O.O. Howard, of his first visit as

La dualité de l'identité indienne à la fin du XIX^e siècle

- Commissioner to the Apaches of Arizona and New Mexico, Letter to Columbus Delano, Secretary of the Interior.
10. ARCIA 1872, p. 174, Letter to General George Crook May 31.
 11. ARCIA 1865 p. 162, Report of Superintendent of Indian Affairs, Felipe Delgado.
 12. ARCIA 1872, p. 162, Brigadier General O.O. Howard to Columbus Delano, Secretary of the Interior.
 13. ARCIA 1873, p. 276, Report of United States Agent for Southern Apaches, B.M. Thomas, to Superintendent of Indian Affairs of New Mexico, Col. Edwin Dudley.
 14. Report of the Secretary of War, in *Message of the President of the United States and Accompanying Documents*, 40th Congress, 2nd Session Ex. Doc. No.1, Washington, Government Printing Office, 1867, p. 72.
 15. ARCIA 1872, p. 11, 13. Report of Commissioner of Indian Affairs, November 1.
 16. Sheridan, Thomas E., 1995-1996, *Arizona, a History*, Tucson, University of Arizona Press, p. 55.
 17. Report of the Secretary of War, in *Message of the President of the United States and Accompanying Documents*, 40th Congress, 2nd Session Ex. Doc. No.1, Washington: Government Printing Office, 1867, p. 74.
 18. ARBIC 1870, p. 7, Washington: Government Printing Office.
 19. Schellie, Don, 1968, *Vast Domain of Blood: The Story of the Camp Grant Massacre*, Los Angeles, Westernlore Press, p. 21.
 20. Keheler, William A., 1952, *Turmoil in New Mexico, 1846-1868*, Santa Fe, The Rydal Press, p. 213.
 21. ARCIA 1872, p. 315, Report of H. Bendell, Superintendent of Indian Affairs, Arizona Territory, to Francis Walker, Commissioner of Indian Affairs, September 1.
 22. Prucha, Francis Paul, 1984-1995, *The Great Father. The United States Government and the American Indians*, vol.1 and 2, Lincoln, University of Nebraska Press, p. 503-507.
 23. ARBIC 1870, Washington: Government Printing Office, p. 7.
 24. Utley, Robert M., *The Indian Frontier of the American West, 1846-1890*, Albuquerque: University of New Mexico Press, 1984-1993, p. 140.
 25. ARBIC 1870, Washington: Government Printing Office, p. 51-52.
 26. Report of the Secretary of War, in *Message of the President of the United States and Accompanying Documents*, 40th Congress, 2nd Session Ex. Doc. No.1, Washington: Government Printing Office, 1867, p. 125.
 27. Schellie, *Vast Domain of Blood, op. cit.*, p. 70.
 28. ARBIC 1870, Washington, Government Printing Office, p. 8.
 29. *Arizona Citizen*, 24 décembre 1870 (hebdomadaire de Tucson, imprimé sur 4 pages; édité par John Wasson).
 30. Anson P.K. Safford, cité par Schellie, *Vast Domain of Blood, op. cit.*, p. 66.
 31. Schellie, *Vast Domain of Blood, op. cit.*, p. 87.
 32. Schellie, *Vast Domain of Blood, op. cit.*, p. 172.
 33. ARBIC 1872, Report on the Apache Indians of Arizona, Vincent Colyer, p. 32.
 34. ARBIC 1872, Report on the Apache Indians of Arizona, Vincent Colyer, p. 32-43.
 35. John Titus, 11 décembre 1871, cité par Schellie, *Vast Domain of Blood*, voir le chapitre sur le déroulement du procès, p. 213-247.
 36. Report of the Secretary of War, in *Message of the President of the United States and Accompanying Documents*, 40th Congress, 2nd Session Ex. Doc. No.1, Washington: Government Printing Office, 1867, p. 127.
 37. ARCIA 1872, Report of United States Special Agent, O.O. Howard, to the Secretary of the Interior, Columbus Delano, p. 157.
 38. ARCIA 1872, Report of Brigadier General O.O. Howard, p. 149.
 39. ARCIA 1873, Report of United States Special Agent, J. Williams, to the Commissioner of Indian Affairs, E.P. Smith, p. 288, ainsi que ARCIA 1873, Report of Captain of

- 5th US Cavalry, W.H. Brown, to the Commissioner of Indian Affairs, E.P. Smith, p. 289.
40. *ARCIA* 1872, Josephus Williams, M.D., United States Special Indian Agent, to H. Bendell, Superintendent of Indian Affairs, Arizona Territory, September 1, p. 325-326.
 41. *ARCIA* 1877, Report of Unites States Indian Agent, John P. Clum, to the Commissioner of Indian Affairs, p. 34.
 42. Roberts, David, «Geronimo», p. 70, in *National Geographic*, octobre 1992, p. 46-71. L'arrière petite fille de Geronimo reçoit encore des lettres de haine dans la réserve où réside sa tribu.
 43. <http://www.ranchrescue.com> site visité le 16-9-2000.
 44. Selon le site du U.S. Border Control <http://www.usbc.org>, un groupe de pression qui milite pour des lois d'immigration plus restrictives, site visité le 16-9-2000.